

V

LA SEANCE ACADEMIQUE

Il était deux heures. La foule se dispersait lentement. Cobourg et Hanovre traversèrent la place de l'Université pour se rendre à la séance académique. Déjà le péristyle du monument était encombré d'assistants. Renonçant à la prérogative de figurer parmi les autorités, Cobourg prit place avec Hanovre dans une des loges de la salle de la Science.

Les murs de l'auditoire étaient ornés de branchages et de fleurs. Derrière le bureau en fer à cheval, se voyait une belle copie de *L'École d'Athènes*, œuvre d'un peintre indigène. De nombreuses niches disposées dans l'hémicycle contenaient des sculptures en marbre représentant des hommes illustres de la race blanche, des missionnaires et des explorateurs. Un groupe de pierre montrait un indigène incliné devant les génies unis de l'Europe et de l'Amérique.

Un espace libre, où se tenaient quatre policiers, divisait en deux les rangées de chaises. Les unes étaient occupées par cent cinquante étudiants noirs des deux sexes des Universités officielles de Léopoldville, Saint-Louis, Blantyre, Salisbury, Tabora. Ils étaient habillés à la dernière mode européenne et portaient des lunettes. Sur les autres étaient assis quatre-vingts étudiants de l'Université ngoïste de Tounkeia, le cou et les pieds nus, la tunique agrafée à l'épaule. C'étaient pour la plupart des descendants d'anciens chefs autochtones, subventionnés par leurs frères de race ; il y avait aussi parmi eux des fils d'anachorètes ou de religieuses ngoïstes.

Les délégués de l'Association des Nations, des Hindous, un vieux musulman, un Siamois, un Japonais et un Russe représentaient la Civilisation Universelle. Autour d'eux étaient rangés le Gouverneur de l'Afrique centrale belge, celui de l'Afrique française, des professeurs des Universités centrafricaines et ceux de l'Université de Léopoldville.

Le Président de la République belge appela sur l'Europe menacée de la guerre la protection des forces providentielles.

Il parlait au nom de l'Association des Nations. Après avoir évoqué la fondation de l'Université de Léopoldville, la première école d'enseignement supérieur créée dans le Centre africain, il fit le panégyrique de la domination occidentale.

Trois fées venues d'Europe, dit-il, ont mué les déserts en cités et en villages industriels, les forêts en plantations, les torrents en chemins qui marchent, le continent désolé en jardins fleuris. Elles s'appellent la Science, la Richesse et l'Amour.

Elles ont dépensé en l'Afrique barbare cent milliards de francs de monnaie internationale pour la doter des instruments de la civilisation. Elles y ont envoyé des théories d'ingénieurs, de médecins, de professeurs, de missionnaires et de sociologues. Des milliers ont succombé en martyrs dans l'air insalubre. Elles s'aperçurent que quelque chose manquait aux Africains pour s'égaliser aux autres races. C'était la haute culture qui féconde l'esprit comme le pollen féconde la fleur.

Il y a aujourd'hui des centaines de milliers de Noirs qui exercent les professions dans les protectorats du Soudan, du Gabon, du Congo belge, du Congo français, du Mozambique, de l'Est africain, de la Côte occidentale.

Un million de négociants bantous y font le commerce. Quelques-uns atteignent un chiffre d'affaires de dix millions de francs de monnaie internationale. Deux mille industriels noirs commandent chacun à plus de cinquante ouvriers. Le sol africain, qui appartient à l'Association des Nations, est à la disposition de quiconque désire le cultiver. Dès à présent, dix mille grands planteurs indigènes procurent la subsistance à un million d'hommes et cultivent un soixantième de sa surface. Les petits cultivateurs sont au nombre de huit cent mille ; ils emploient une moyenne de trois ouvriers et mettent à fruit un centième de la terre cultivable. Vingt mille planteurs blancs, syndicats européens et missions religieuses, nourrissent huit millions d'ouvriers agricoles. Trente mille kilomètres de voies navigables et neuf mille avions assurent les communications publiques et privées, depuis que les incommodes chemins de fer de jadis sont supprimés.

Deux cents hauts-fourneaux, quatre-vingts usines métallurgiques, cent usines de produits chimiques et de munitions ont été construits par quarante syndicats occidentaux. Ils fournissent à l'Europe et à l'Amérique la plus importante partie des métaux qu'elles consomment et donnent le pain à sept millions de Noirs.

Le Centre africain ignore la misère. Des centaines de milliers d'indigènes connaissent l'aisance ; des milliers ont en partage un grand patrimoine. Quinze cents Noirs possèdent leur avion, et soixante-neuf mille ont des automobiles. Les cités de dix à cinquante mille habitants sont au nombre de vingt-trois. Blantyre, Saint-Louis, Salisbury, Tabora, Dar es-Salam, Mombasa, Zanzibar, Saint-Paul-de-Loanda, Mossamèdes sont habitées par plus de cent mille personnes et Léopoldville s'enorgueillit de son quart de million de citoyens libres.

L'Afrique centrale vit de ses propres ressources. Les importations européo-asiatico-américaines s'élèvent à douze milliards de francs de monnaie internationale. Elles consistent surtout en livres, vieux habits, instruments de précision, étoffes, machines agricoles et automobiles. Les exportations en fruits, oléagineux, céréales, pierres précieuses et métaux sont de seize milliards de francs de monnaie internationale.

Dans le domaine des choses morales, l'œuvre de l'Europe n'est pas moins remarquable. L'impôt indigène, celui sur le sel, le tabac, les liqueurs, le capital, les célibataires et les enfants sont acquittés avec joie par les populations reconnaissantes. Toutes les libertés leur sont du reste reconnues. Les anciennes tyrannies et les aristocraties de sang sont abolies. La conscience des Noirs est une retraite inviolable. Le bouddhisme, le christianisme, l'Islam, le taoïsme, les religions de la Science et de l'Humanité, la théosophie, les philosophies occidentales et asiatiques ont l'indépendance du prosélytisme. Une religion indigène, le ngoïsme, jouit de la même faveur auprès de l'autorité. Enfin, les États mandataires n'ont-ils pas accordé le droit de cité en Afrique centrale à six millions de Noirs américains ?

Bantous, un souffle de bien-être, de justice et de liberté passe maintenant sur les peuples opprimés de naguère. L'Europe, étonnée de son œuvre, attend l'arrêt de l'histoire.

Sans doute, il y a parmi les populations centrafricaines des mécontents et des exaltés. Peut-on concevoir une race de cent cinquante millions d'êtres humains qui n'ait ses révolutionnaires ? L'Association des Nations sait que les Africains souhaitent l'avènement de l'ère égalitaire. Qu'ils n'oublient pas que l'Occident n'a pas atteint d'emblée les harmonies collectivistes ! Un régime d'équilibre n'est possible qu'après des régimes mélangés de libre concurrence, de crises et de monopoles. La gestion de la chose publique doit avoir été un privilège avant de devenir une fonction. Dès que les âmes africaines seront prêtes à recevoir le

suprême bienfait de l'égalité, elle leur sera octroyée. Comme une sœur aînée qui élève sa cadette, l'Europe donnera toujours à l'Afrique le meilleur d'elle-même.

L'auditoire garda le silence.

Le Recteur indigène de l'Université de Léopoldville, en toge, la tête couverte d'une toque, des lunettes sur le nez, se leva.

Il exprima aux délégués de la Civilisation universelle la gratitude des Bantous pour la transformation morale et matérielle de l'Afrique centrale. Les Blancs ont été dans le passé, dit-il, les chefs d'équipe intellectuels des Noirs. Aujourd'hui, les apprentis égalent et dépassent les contremaîtres. Le génie bantou se révèle le plus remarquable de l'humanité. Son trait le plus saillant est la faculté d'abstraction, que l'ignorance des Européens lui refusa longtemps. C'est grâce à elle que les universitaires rejettent les mirages religieux et acquièrent aisément les connaissances positives et philosophiques. Nos méthodes de raisonnement et nos dons poétiques s'affinent sans cesse à l'étude de l'Antiquité gréco-latine. La peinture est représentée parmi nous par des artistes de premier ordre. Notre mémoire est sans rivale. Le sens pratique de la race fait de ces qualités un génie réalisateur.

La démocratie centrafricaine a prouvé ses aptitudes gouvernementales et civilisatrices. Elle continuera l'europanisation du continent...

LES ÉTUDIANTS NATIONALISTES. – Vendu, traître à votre race !

... Commencée par vous. La reconnaissance ne peut asservir un peuple à ses bienfaiteurs. Il n'y a de gouvernement durable que celui d'hommes de la race gouvernée ! C'est pourquoi les Noirs réclament l'indépendance.

– Oui, oui, l'indépendance, crièrent les étudiants. Plus de servitude ! Plus d'obéissance aux étrangers !

Ils l'ont demandée jusqu'à ce jour par des voies légales et dans l'ordre, mais ils sont prêts à tous les sacrifices pour la conquérir.

Le Recteur fit l'éloge de la liberté en termes dithyrambiques et cita les vers latins :

Non ante revellar

Exanimis quam te complexar, Roma, tuumque

Nomen, libertas, et inanem prosequar umbram

Le maintien de la domination européenne sur le continent noir équivaut à la guerre civile. Une fois maîtresse de ses destinées, l'Afrique confiera aux intellectuels europanisés le soin de la gouverner.

Les nationalistes rirent bruyamment.

– Vous voulez l'indépendance de l'Afrique ! Mais c'est pour la gouverner vous-mêmes !

Ils la gouverneront, dit le Recteur, sur le modèle des libres démocraties d'Europe. Ils institueront autant d'entités politiques qu'il y a de protectorats.

LES ÉTUDIANTS NATIONALISTES. – Et vous serez Président de la République congolaise. Bien trouvé !

Ils tiennent pour une dangereuse utopie l'idée de reconstituer les anciens peuples noirs, continua-t-il. Ce serait de plus un retour à la barbarie. L'Afrique est pénétrée d'occidentalisme. Elle ne peut revenir à la sauvagerie.

– Vendeur de votre race ! Traître ! Haïti ! Libéria ! Exploiteur de la bêtise humaine !, firent les nationalistes, les poings levés, au milieu des cris, des huées et des sifflets.

Les étudiants civilisés acclamaient l'orateur.

Le Président, comprenant que le Recteur allait déchaîner un grand tumulte, agita sa sonnette. Il accorda la parole à Tengé Mali, professeur de l'histoire des civilisations à l'Université libre de Tounkeia. Descendant d'anciens esclaves nègres d'Amérique, il dirigeait, disait-on, le parti nationaliste. Drapé dans sa tunique, il avait le visage intelligent et fier.

– Délégués de la Civilisation universelle, je vous salue, fit-il, dans le sentiment de l'indépendance des groupes humains répandus sur la terre. L'enseignement supérieur est le levain des âmes avides de liberté. Il produit à la lumière la conscience des races. Il fut arraché à l'Europe inquiète en 19..., après de longues luttes. Nos martyrs le payèrent de leur sang. Que leur souvenir préside ici !

Les universitaires nationalistes affirment que l'Afrique centrale développera, non la civilisation européenne, mais celle qui est propre à la race des Noirs et conforme à son génie agricole, fraternel et religieux. L'Afrique sera africaine, comme l'Europe est européenne, comme l'Asie est asiatique. Une Europe chinoise, une Chine européenne seraient, n'est-il pas vrai, un défi à la raison et à la nature des choses ? L'europanisation de l'Afrique est, dès à présent, un échec.

La culture occidentale, continua Tengé Mali, humilie, ravale et corrompt les Noirs dits europanisés. Elle les humilie, car elle présuppose que les Bantous n'ont point de civilisation particulière. Elle les ravale, car elle les transforme en démarqueurs des idées d'autrui. Elle les corrompt, car elle étouffe en eux les

vertus ancestrales et ne leur communique que les vices de l'Occident. Prétentieux bavards, les Bantous européanisés ne relèvent que du mépris...

LES ÉTUDIANTS CIVILISÉS, *debout*. – Faites taire l'insulteur ! Il ne sortira pas vivant d'ici !

Les ngoïstes les regardaient avec dédain, disant :

– Souliers vernis ! Perroquets ! Automates !

– Nul ne niera les bienfaits de la domination européenne voulue par Lésa. Mais nul, s'il n'est aveugle, ne niera les fautes que Lésa a voulu que vous commettiez. Un nombre infime de Blancs a tenté d'absorber des millions de Noirs en foulant aux pieds leurs rythmes séculaires et leur génie national. Si une troupe de Jaunes, pourvue de mitrailleuses, avait envahi l'Europe il y a quelques siècles, votre génie aurait-il péri, Occidentaux ? Non, car il est immortel ; c'est Lésa qui vous l'a donné. L'Afrique immortelle, l'Afrique de la sagesse et des moissons a pu dormir, mais elle ne saurait mourir ! Ngoïe l'a sauvée.

Tengé Mali dépeignit, au cours de sa harangue, la condition actuelle des Noirs.

– L'Afrique n'est autre chose, fit-il, qu'un domaine que les autochtones dépossédés exploitent au profit des loisirs de l'Europe. Ils n'ont plus ni souveraineté ni sol. Ils jouissent de la « paix européenne » dites-vous, Septentrionaux, mais c'est l'égalité dans la subordination. Ils ont la liberté, dites-vous, mais c'est celle de mourir de faim s'ils n'engagent leurs bras. Ils ne subissent plus la tyrannie des anciens rois, dites-vous, mais ils subissent la vôtre. Ils vous doivent l'émancipation de l'esprit, dites-vous, mais elle leur fait mieux voir leur humiliation. Ils peuvent jouir de votre culture, mais elle n'est pour eux que corruption et leurs cadres sociaux sont détruits. Si le Rédempteur, le divin frère de Jésus, n'avait paru, nous serions tous semblables à ces fantoches en chapeaux de paille que vous avez devant les yeux.

LES ÉTUDIANTS CIVILISÉS. – À mort ! À mort ! À mort !

– Nous sommes las, dit-il encore, de votre domination. Nous sommes las de votre anarchie intellectuelle, de vos luttes constantes, de votre indifférentisme religieux. Nous exigeons, à l'heure des prophéties, la proclamation des États-Unis africains. Les anciens Bantous revivront, libres et désormais fraternels, sous l'autorité mieux éclairée des anciennes dynasties.

– Les roitelets nègres ! Les marchés d'esclaves ! Les magiciens et les sorciers, la polygamie, l'esclavage, la famine !, crièrent les étudiants civilisés.

– Nous admettrons dans les conseils des rois, continua le maître, des intellectuels nationalistes et quelques Européens. Nous ferons cette révolution, citoyens, avec ou contre vous.

Les délégués hindous, siamois et musulmans de la Civilisation universelle approuvèrent ces paroles, tandis que les ngoïstes ovationnaient Tengé Mali.

– Nos rois et nos dieux nationaux, s'écrièrent-ils dans une farouche exaltation. Comme en Inde ! Comme au Maroc ! Ngoïe Jésus !

Tengé Mali termina son discours par une invocation à sa race.

– Tu t'es réveillée, dit-il, dans ton linceul de désespoir, au son de la musique de Ngoïe ! Lève-toi maintenant ! La seconde naissance a régénéré ton cœur. Les signes sont favorables. Chasse de devant tes yeux les traîtres à ton génie et romps les entraves de la servitude !

– À mort ! À mort le sauvage !, firent les civilisés, dont quelques-uns, brandissant leurs chaises, se jetèrent dans les rangs des ngoïstes.

– C'est ainsi, Bantous, fit le Président de la République, que vous nous récompensez de nos bienfaits ! Que l'opprobre soit sur vous !

Comme la mêlée augmentait, les policiers tracèrent avec leurs fusils de larges moulinets au-dessus de leurs têtes, tandis que, triste et puissant, le chant éthiopien, entonné par les nationalistes, dominait les cris de colère des étudiants européanisés :

Éthiopie, terre sacrée des mânes !
Morceau par morceau, par la ruse, par les lois,
Sous mille prétextes, tu nous fus cruellement arrachée !
Et les Bantous sont des étrangers sur leur propre sol.
Les races et les villages sont dispersés, les frères sont loin des frères.
Dans les mines, dans les domaines, dans les villes, sur les chantiers
Et les Noirs sont dans la servitude.

La lumière vient de l'Orient et les oiseaux chantent,
Ngoïe a parlé et voici que le cœur des frères est devenu fort,
Éthiopie, ô terre sacrée des mânes !

Les promeneurs commentaient sur la place les événements du jour. Quelques pythonisses avaient fait des réponses évasives, mais d'autres avaient été claires. Plusieurs d'entre elles avaient vu du sang et un empereur. L'inquiétude rongait

le cœur des Européens, avivée par les rumeurs de guerre et l'effondrement de la Minerve Égalitaire.

Un grand vide s'était formé autour de Toumba qui, les genoux en terre, venait d'avoir une vision. Ses trois femmes derrière lui, il regardait les fenêtres de la salle de la Science, d'où s'envolaient des clameurs et des voix puissantes.

– Savoir occidental, disait-il, moi aussi j'ai bu avidement tes philtres décevants et, pendant des années, j'ai cru à tes mensonges ! Mais tu n'es que vanité, erreur et néant ! Seules les visions des anachorètes ne trompent pas, car elles lui sont envoyées par Lésa.

Les ngoïstes s'approchaient du moine et remettaient de l'argent et du pain à ses femmes.

Des Noirs civilisés, des Européens et des Hindous se concertaient sur les moyens de lui faire un mauvais parti.

– Ne se trouvera-t-il pas un jeteur de sort pour nous débarrasser du sorcier ?, dit quelqu'un.

– Bonne idée, fit l'avocat Cicéron Sélémani. Voici un envoûteur !

Il prit au collet un vieux Nègre aux bottines éculées et aux vêtements en loques.

– C'est Sankourou, dit-il, le marchand de vieux habits. Il est bon catholique. Il a envoûté et ruiné deux de ses concurrents et fait mourir de langueur un troisième. N'est-il pas vrai, Sankourou ? Envoûte Toumba, et s'il meurt, tu recevras de moi mille francs de monnaie internationale.

– Paie-moi d'abord deux cents francs, répondit Sankourou. Qu'on me donne de la cire ! Quand j'aurai obtenu la ressemblance, il suffira de passes magiques que je connais et d'un coup de canif au cœur pour que le païen aille brûler dans l'enfer.

Tandis qu'on lui apportait des fragments des cierges que la statue de la Minerve Égalitaire avait brisés dans sa chute et qu'il commençait son travail, les étudiants, sous l'emprise de l'exaltation des discours, sortaient de l'Université. Les européens, rangés à gauche sous la colonnade, proféraient des menaces aux ngoïstes, groupés à droite, et faisaient mine de bondir sur eux. Les ngoïstes, de beaucoup inférieurs en nombre à leurs adversaires, brandirent leurs couteaux.

Soudain un détachement de police noire arriva au pas de course. Toumba, voyant ses amis menacés, fendit les rangs de la foule et se dressa devant les civilisés, qui reculèrent effrayés.

– Ne nous fais point de mal, murmuraient-ils.

Le peloton de police fléchit le genou en apercevant l'anachorète, et l'officier indigène lui demanda :

– Souffle incarné, ton esclave attend tes ordres.

– Délivre les croyants, répondit Toumba, de la racaille des vendus, ou je voue tes mânes aux tourments éternels.

En même temps qu'il prononçait ces mots, le moine fit le signe de l'éclair.

Un cri de terreur jaillit des poitrines des spectateurs indigènes.

– Il va détruire l'Université, criait-on. Fuyons !

Noirs civilisés et nationalistes, Européens, musulmans, Chinois, Hindous, adultes, femmes, enfants, vieillards, gagnés par la crainte d'un nouveau prodige, se ruèrent vers les deux arcs de triomphe, seules issues de la Place. Le marchand de vieux habits courait avec eux, la statuette à la main, en disant : « Je t'aurai, païen, je t'aurai. »

Sous le portique de l'Université, l'anachorète était entouré des étudiants ngoïstes qui l'interrogeaient.

– Frères, dit-il, Ngoïe vient de m'apparaître. L'heure est proche.